DIXIÈME ANNÉE. — N° 230 — 1er AOUT 1906 — LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

*Nous rappelons que c'est le vendredi 3 août, à deux heures, qu'aura lieu, au siège social de la Société, 18, rue Bergère, l'Assemblée générale annuelle des actionnaires de la Société de l'*Écho du Merveilleux.

UNE SÉANCE AVEC MILLER

Dans le monde spirite et le monde des savants, on a entendu parler de Miller, le célèbre médium californien. Il se trouvait en mer, le vaisseau qui le portait se dirigeant vers l'Europe, lorsqu'arriva la catastrophe de San-Francisco, où il habite. Toute sa maison de commerce a été détruite. Souffrant, il vient de passer quelques semaines en Italie pour se remettre.

Miller est un homme qui n'a pas encore quarante ans, de tempérament calme; il est aimable, fort sympathique, et dans l'exercice de sa médiumnité ne ressemble guère aux autres médiums, car il n'a pas comme eux de ces transes pénibles qui leur acquièrent toute notre pitié : il reste constamment tranquille.

La séance eut lieu chez nous, 23, rue du Bac, dans notre salle à manger, le vendredi soir 20 juillet 1906. Dans un des angles de la pièce, on avait formé un cabinet. C'était de la flanelle de coton noire, non doublée. Quinze personnes assistèrent à cette séance, y compris M. Klebar, ami du médium.

Miller, au commencement de la séance, s'assit en dehors du cabinet; Gabriel Delanne était près de lui et ma femme était placée de l'autre côté du cabinet. De Delanne à ma femme, assises sur des chaises contre les murs, étaient rangées les personnes dans l'ordre suivant : Mme B..., M. White, Mme White, moi, Mme Béringier, Mme de M..., Camille Chaigneau et Albin Valabrègue, Mme Louis, Mlle Jeanne Chambeau, Mme Renoult, Mme Basse.

Avant de commencer la séance, — et le médium le demanda lui-même, — on visita le cabinet. Les rideaux furent secoués : c'était s'assurer que rien n'y était épinglé; on retourna la chaise de cuisine qui devait servir au médium et qui est toute en bois, on souleva et on mania la descente de lit sur laquelle était la chaise, simple peau de chèvre cousue sur de la lustrine.

A l'endroit où a été formé le cabinet, il y a la porte d'une petite pièce qui contient une armoire à linge, des malles, des valises et une garde-robe. M. Camille Chaigneau posa les scellés sur cette porte, ainsi que sur la porte d'un petit placard renfermant de la vaisselle et qui se trouve aussi à cet angle.

On se servit comme éclairage d'une lampe à essence minérale, dite lampe Pigeon, surmontée d'un verre rose évasé et entourée d'un journal plié en quatre et roulé en cylindre. On posa cette lampe sur un guéridon mis à l'entrée de la pièce qui suit la salle à manger, cabinet de travail, petit de surface, rempli de livres, dont on laissa la porte ouverte naturellement. Dans la salle à manger, à l'unique fenêtre, on avait laissé retomber au dehors le store vert et à l'intérieur on avait tiré les rideaux de tenture et on les avait assujettis de manière à empêcher la lumière du dehors de pénétrer le moins possible. Il ne venait pas même « d'obscure clarté », car il n'y avait pas d'étoiles, et pas de lune ce soir-là. Nous avions donc une lumière très faible. M. Klebar resta pendant toute la durée de la séance dans le cabinet de travail, et il lui aurait fallu nous déranger pour passer. Il obéit trois ou quatre fois à l'ordre qui lui fut donné de hausser un peu la mèche de la lampe.

La séance commença par des airs que joua une boîte à musique mise en mouvement, et, après quelque temps, une voix, qui était celle de Betsy, un des contrôles du médium, dit qu'il n'était plus nécessaire de jouer.

Alors parut une forme blanche à l'ouverture des rideaux. Elle dit se nommer Louise Robert. Quand elle ne fut plus là, vint une forme de la taille d'un enfant de huit à neuf ans. Le corps se balance. Je ne puis saisir aucun trait de la figure. Il est si près de ma femme, qu'elle assure que les draperies la frôlent. Ne pouvant se retenir, elle demande :

— Est-ce toi, mon René ?

— Oui, dit-il, René... maman.

Quoique près d'elle, ma femme n'arrivait pas à distinguer sa figure.

Moi, sans quitter ma place, je me suis levé et je tends la tête, mais je ne distingue rien aussi de la figure. L'enfant fait un pas ou deux vers moi et dit : « papa ». Il répète : « maman... papa ». Je ne doute pas que notre René soit là, mais c'est insuffisant pour que je puisse affirmer l'avoir reconnu. Pendant la séance, je le verrai bien mieux par clairvoyance : il sera près de ma femme, et j'apercevrai bien ses traits fins et mignons, son air gamin, sa lèvre sensible, et ses yeux profonds et pénétrants.

Puis on entendit : « Marguerite !... Marguerite ! »

— C'est pour moi, dit Mme Louis, dont le prénom est Marguerite.

Et l'esprit prononça un nom qui signifia quelque chose pour Mme Louis .. Elise, je crois.

Betsy, du cabinet, parla : « Il y a ici une femme qui s'est pendue... Elle dit qu'il se trouve quelqu'un qui la connaît. » Mme Basse répond qu'elle a connu une femme qui s'est pendue, et une forme apparaît qui murmure péniblement, d'une voix changée, un nom que nous ne pouvons saisir. On entend quelque chose comme « Haveit ». Delanne croit avoir entendu « Fanny Havert. » La femme connue par Mme Basse s'appelait Stéphanie Wetzel.

Un esprit se montre, plus grand que les précédents. C'est un jeune homme. Il fait quelques pas vers M. et Mme White. Il dit son prénom et son nom. Nous entendons bien le nom de White, mais nous ne saisissons pas le prénom : c'est un mot norvégien, et c'est difficile à comprendre. Il dit encore : « Mama... papa... » puis il ajoute : « Harry ». Sa mère lui demande : « Harry est avec toi? » et il répond : « oui ». — Ce jeune homme est parti de cette terre il y a un an. En Bretagne, il tomba d'une falaise.

Voici une autre forme. Elle se tourne aussi vers les White et elle prononce très distinctement : « Margaret Temple ». Comme M. White ne semble pas se rappeler, elle ajoute : « Grandmother ». Alors M. White approuve : « C'est bien le nom de ma grand'mère », fait-il.

Apparaît entre les rideaux écartés une forme de taille moyenne, plus corpulente que les précédentes ; elle paraît vouloir s'avancer, ouvre la bouche et laisse passer difficilement d'une voix pesante et voilée : « Allan Kardec », se retourne et disparaît aussitôt.

Alors se montre un bras, deux fois, d'abord non loin du parquet, puis plus haut.

Miller était toujours en dehors du cabinet, assis près de Gabriel Delanne. Celui-ci en avait fait la remarque plusieurs fois, disant : « Faites attention que le médium est près de moi... Son coude touche mon coude. » Miller causait avec nous, demandait aux esprits leur nom.

Après l'apparition du bras lumineux, sur la demande de Betsy, on visita le cabinet. Je pris la lampe des mains de M. Klebar, et Camille Chaigneau entra avec moi dans le cabinet. Nous regardons tout, secouons les rideaux, enlevons la chaise et la descente de lit, que nous remettons telles qu'elles étaient, nous examinons les scellés : ces derniers sont intacts.

Revenus à nos places, Chaigneau et moi, un parfum se répand dans la pièce, un vent frais se fait sentir.

Betsy dit au médium d'entrer dans le cabinet. Elle dit aussi que les assistants doivent faire la chaîne, et elle demande de la musique.

A peine quelques mesures, et l'on va voir une étonnante manifestation. On venait de nous dire que Lillie Roberts se matérialiserait en dehors du cabinet. Une boule blanche apparut au plafond, flotta assez longtemps devant les rideaux, descendit sur le parquet, grandit, parvint tout près de ma femme, se développa, prit la forme d'une pyramide irrégulière ; cela grandit toujours, prit une forme humaine, et bientôt voilà devant nous une femme de taille élevée. Elle était si près de ma femme, que celle-ci affirme avoir été frôlée par les draperies et avoir légèrement palpé l'étoffe entre ses doigts. La matérialisation déclare se nommer Lillie Roberts. Tous nous la vîmes bien. Elle était mieux formée que tous les esprits que nous avions vus jusque-là. Elle nous dit qu'elle était fille de Jonathan Roberts, lequel fonda *Mind and Matter*, le premier journal spirite. Elle était morte en 1866, à l'âge de soixante-six ans. Elle parlait très distinctement. Elle nous montra ses bras : ils étaient compacts et ouaient bien dans les larges manches des draperies blanches.

Après Lillie Roberts, une forme vient qui dit : « Antoine... » On ne peut saisir le nom de famille.

— Est-ce que quelqu'un connaît un Antoine ? demanda ma femme.

— Oui, répond Mme de M... Mais ne pouvez-vous donner votre second nom ? ajoute-t-elle.

L'esprit ne le peut, se retire.

Mme de M... le supplie de donner son second nom ou quelque détail caractéristique.

Vingt-sept coups, que l'on compte, sont frappés fortement dans le cabinet.

Le nombre vingt-sept n'indique aucune lettre.

— Est-ce votre âge?

Un seul coup. C'est non.

— Des mois?

Encore un coup.

— Une date?

Et Mme de M... de s'exclamer :

— Je sais... il est mort le 27 novembre.

Des coups affirmatifs sont frappés; il y a tout un vacarme, comme de la joie.

Après cette manifestation, on entend siffler, puis une marche est frappée sur le mur. Elle rappelle, cette marche, à M. et à Mme White, à ma femme et à moi, une marche que nous avons déjà entendue dans la même pièce où nous sommes, il y a quelques mois, par le médium Peters contrôlé par un esprit : c'est une marche que White fils avait l'habitude de tambouriner lorsqu'il était sur terre. Cela est très caractéristique.

Ici une forme parut l'espace d'un éclair, et elle s'effondra immédiatement. Puis ce fut deux esprits lumineux qui se montrèrent en même temps, Effie Deane et Carrie West. D'abord, le premier près de Delanne, tout seul, puis l'autre près de ma femme. Le second paraissait un peu plus grand que l'autre. Comme un bandeau d'éclatante lumière ceignait leur front.

Betsy annonça, du cabinet, qu'elle avait réussi à mettre le médium en trance. Un fort parfum se répandit, parfum de roses de l'Inde; puis on sentit un courant d'air.

Une forme paraît. De longs cheveux noirs coulent jusqu'à ses genoux. Elle dit se nommer Catherine Leblanc.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demande ma femme.

— Ce sont mes cheveux, ma chère, répond l'esprit d'une voix chevrotante.

Elle nous apprend qu'elle a été brûlée pour le spiritisme au XVe siècle et à Paris.

— Vous voulez dire comme sorcière? objecte quelqu'un.

Elle répète qu'elle a été brûlée à Paris au XVe siècle et pour le spiritisme, et elle ajoute que c'est la première fois qu'elle a trouvé l'occasion de se matérialiser.

— Je suis très contente d'avoir pu venir, mes enfants.

— Etes-vous heureuse? lui demande quelqu'un.

— Plus qu'heureuse, mon enfant.

Elle s'en va, et on entend encore :

— Je prierai pour vous.

Elle a parlé d'une voix de vieille qui n'a plus de dents dans la bouche, ce qui la faisait s'exprimer d'une façon bien spéciale.

Une jeune fille succéda à Catherine Leblanc, Angèle Marchand, qui a l'habitude de venir dans les séances de Miller, et dont on a obtenu la photographie par un médium photographe. Cette photographie psychique a été reproduite, l'année dernière, dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme* de Gabriel Delanne. Elle nomme M. Delanne et Mme Letort, qui la voient pour la première fois, puis elle demande qu'on écrive à sa mère pour lui raconter la séance. Je réponds que j'obéirai à l'esprit.

(Angèle Marchand parle français avec un accent anglais. Dans la seconde séance, qui eut lieu le dimanche 22, comme des spectateurs s'en étonnaient, le médium, qui était encore parmi nous lorsqu'elle parut, nous apprit qu'elle naquit à la Nouvelle-Orléans.)

Après Angèle Marchand, une forme masculine, de taille moyenne et qui paraît fortement bâtie, sort du cabinet, s'avance, un peu plus loin que les autres esprits, vers Mme B... Moi je ne vois que le bas de la figure couvert de barbe, une barbe noire. Ma femme, elle, a vu l'esprit par derrière, elle dit qu'il avait la tête découverte, une forte nuque, des cheveux bruns.

— Est-ce toi? demande Mme B..., mais sans dire aucun nom.

Et l'esprit chuchotte trois fois : « Georges ».

Georges était le prénom du mari de cette dame.

Puis le Dr Benton, un docteur en théologie, parut. Il était grand, fort, et on apercevait bien son gilet noir. Il était très sérieux. Il nous parla pendant quelque temps, et il nous promit d'autres séances. Il avait une large voix, et bien timbrée.

Du cabinet on demande qu'on chante. Mme B. attaque *Colinette*, et plusieurs voix l'accompagnent. « C'est gentil, ça! » fait Betsy dans le cabinet, puis elle prie Mme White de chanter certaine chanson nègre, populaire en Amérique. Mme White obéit, et on entend dans le cabinet une voix de femme qui se mêle au chant. Paraît Betsy, qui dit, entre autres choses, que, si elle ne parle pas le français, elle le comprend. Betsy est une négresse. Elle a été, paraît-il, au service des parents du médium; mais Miller, lui, ne l'a jamais connue sur terre.

Quand Betsy s'est retirée dans le cabinet, on entend sa voix. « Je vais encore me montrer une fois », dit-elle, et elle demande à Mme White de chanter une autre chanson nègre; Mme White ne sait pas la chan-

son qu'elle lui indique, et elle repart : « Eh bien, chantons l'autre ! » Mme White recommence la chanson nègre qu'elle vient de dire, et Betsy, sortie tout à fait du cabinet, rit, et elle chante avec Mme White. Nous entendions distinctement sa voix forte et comme roulante dans la gorge se mêler à celle de Mme White.

Au moment où Betsy se retire, le médium est projeté hors du cabinet. Comment ne tombe-t-il pas, de la secousse, sur le parquet?

Je n'ai pu rendre la physionomie de la séance, et ce récit, après l'avoir relu, me paraît bien pâle en le comparant aux souvenirs que je garde de cette séance. C'était la première séance que Miller donnait à Paris, et les conditions n'étaient plus les mêmes ici qu'en Californie : ce fut pourtant une séance des plus réussies ! Dix-neuf esprits se sont montrés, ayant presque tous une personnalité bien accusée, un langage différent, une voix qui ne ressemblait pas à celle de l'esprit précédent ni à celle de l'esprit qui devait suivre, surtout les hommes. Les esprits nous causèrent, donnèrent des détails caractéristiques. Malheureusement la lumière ne fut jamais assez bonne pour qu'on pût les reconnaître. Ils promirent que les autres séances seraient meilleures, et ils tinrent effectivement leur parole.

On visita le cabinet après la séance, et on s'assura que les cachets sur la porte du placard et sur la porte de la petite pièce étaient intacts. Et pourtant cette dernière avait été fort secouée par les esprits pendant une grande partie de la séance.

Je ferai remarquer ici que, jusqu'au moment où je l'ai indiqué plus haut, *le médium, bien éveillé, se trouvait parmi nous, au côté de Gabriel Delanne*, et il nous parlait, parlait aux esprits. Ceci est pour répondre à ceux qui attribuent tout à la fraude et à ceux qui prétendent que l'esprit est le double du médium.

En terminant, je remercie M. Miller au nom de tous ceux qui assistèrent à cette séance si convaincante, et je le remercie personnellement de l'amabilité avec laquelle il nous l'accorda, à ma femme et à moi, ainsi que de son entier désintéressement.

CHARLES LETORT.

Paris, juillet 1906.

Je certifie que le récit précédent est exact en tout point.

ELLEN S. LETORT.

Le compte rendu des séances suivantes sera publié dans les prochains numéros.

LA PSYCHOMÉTRIE

Depuis mon article paru dans l'*Echo* du 15 janvier de cette année, j'ai assisté à de nouvelles expériences, beaucoup plus précises comme résultat que celles décrites précédemment.

Elles eurent lieu, comme la première fois, chez M. Edmond Dace, le jeune professeur de sciences hermétiques.

La psychomètre était Mme T..., cette jeune femme dont j'ai déjà parlé et qui ne nous avait donné, jusqu'ici, que des résultats absolument vagues, presque négatifs. Mais pour cette nouvelle expérience, elle était assistée d'un psychomètre remarquable, d'ailleurs très connu, M. Phaneg.

Un ami de ce dernier, M. J.., ayant découvert deux tableaux qu'il attribuait à de grands peintres, désirait les faire psychométrer, afin que de nouvelles preuves s'ajoutassent, s'il était possible, à celles qu'il avait déjà.

L'un des tableaux fut déposé sur les genoux de Mme T..., de façon qu'elle ne pût voir quel en était le sujet. Ses doigts seuls étaient en contact avec l'objet.

Puis M. Phaneg mit la main sur la nuque de la voyante et lui recommanda de se recueillir, et de nous décrire, aussi exactement que possible, ce qu'elle verrait.

Voici les phrases que nous sténographiâmes sous sa dictée :

— « Je vois un homme avec un manteau rouge et une culotte courte. Il me conduit dans une galerie, devant un tableau. Sur la tête, il a une petite toque mise élégamment sur le côté.

« ... Je suis dans un parc (Trianon), je vois des dames de la cour, elles sont poudrées à blanc et ont des robes à paniers.

« ... Me voici transportée dans une maison princière. Un homme est étendu sur un lit. Il a la bouche ouverte et semble appeler à l'aide. Un autre homme est assis près de lui. Froid, impassible, il ne répond pas à ses appels... Je ne le distingue pas, mais il me fait une mauvaise impression. L'homme qui est couché a une perruque blanche, mais je ne pense pas qu'il soit vieux. *Il peut avoir trente-cinq ans.* Je crois qu'il est blessé accidentellement, car sa bouche est pleine de sang... Il fait des efforts pour respirer ; il paraît très mal. Oh ! cette bouche, elle est effrayante, on dirait qu'elle lui tient toute la figure.

« ... Je vois maintenant l'homme qui était près de lui, dans un chemin. Il est heureux, triomphant. L'autre doit être mort... »

La vision finit là.

Le tableau nous fut alors montré. Il représentait un homme très laid que M. J... croit être Watteau peint par lui-même.

Quand Mme T... le vit, elle eut un cri de surprise :

— Mais c'est l'homme que j'ai vu tout à l'heure étendu sur le lit ! C'est bien ce nez, cette bouche ensanglantée qui me paraissait tenir toute la figure ! Je le reconnais !

Enchanté du résultat, M. J... demanda que l'on passât à une seconde expérience.

Un autre tableau, dont le sujet fut de même dérobé aux regards de la voyante, lui futremis, et, dans les mêmes conditions que la première fois, l'expérience recommença.

Voici le récit, toujours sténographié, des visions de Mme T... :

« ... Je suis dans de la clarté... Un artiste est assis devant un chevalet. Il y a près de lui un bassin avec un jet d'eau. Il a la figure très mince, le nez long, de grands cheveux blonds ou roux. Il est plutôt maigre. Il est vêtu d'une jaquette très ample dans le bas, une sorte de justaucorps. C'est un être très drôle, très original... Il porte à rire. . Ses yeux sont bleus... Quand il peint, il ne pense pas à ce qu'il fait ; il peint comme machinalement. Il est surpris lui-même de ce qu'il a produit par instants.

« ... *Il est absolument seul.* Le tableau qu'il peint *élèvera les sentiments* de ceux qui le verront.

« ... Il s'en va, toujours comme un automate ; il ne sait pas où il va...

« ... Par la fenêtre, je vois des arbres superbes, tellement touffus que je ne puis apercevoir le sol.

« ... Le voici de retour. Il fume sa pipe, se promène, marche en rond. *Toujours seul.* Il a trente ans au plus. C'est un esprit très avancé ; mais il est aidé de là-haut.

« *C'est un rêveur.*

« ... Il se frappe le front et s'installe pour travailler.

« Je vois derrière lui une *ombre*, une femme enveloppée *de blanc bleuté*. Elle dirige le pinceau. »

« — Pouvez-vous voir le sujet du tableau ? demande-t-on à Mme T...

« Non, je ne le vois pas. »

Les visions prennent fin avec cette réponse.

Le tableau représente le *Couronnement de la Vierge*, et serait dû, croit-on, au Tintoret (*Ce tableau élèvera l'âme de ceux qui le regarderont. Une femme vêtue de blanc bleuté dirige le pinceau.*)

Très intéressé par les résultats obtenus, M. J... se promit de faire des recherches dans les bibliothèques afin de savoir si ce que la voyante avait dit du caractère et de la physionomie des deux peintres se rapprochait de ce qu'en avaient raconté les historiens de l'époque.

Quelques jours plus tard, M. J... me faisait parvenir les notes suivantes : On verra qu'elles sont en parfait accord avec les visions de Mme T...

PORTRAIT DE WATTEAU

La galerie de tableaux pourrait être la sienne, car elle était fort belle et contribua beaucoup à l'instruction du peintre.

Le parc magnifique qui fait penser à Trianon et sous lequel conversent de jolies femmes en robes à paniers évoque la partie la plus importante et la plus charmante des œuvres de Watteau : *L'Embarquement pour Cythère*, la *Réunion dans le parc*, etc.

Quant à la physionomie de Watteau, elle se rapproche de celle-ci. (Extraits d'un article de Saint-Denis, publié dans le *Bulletin des Beaux-Arts*, octobre 1884).

« Voyez ce personnage étique, cette maigre silhouette, cette tête osseuse au nez décharné, aux yeux caves, aux pommettes saillantes, n'est-ce pas la physionomie du phtisique? » Il souffrait en effet de la poitrine.

Dans son manuscrit « Bibliographie de quelques peintres », feuillet 244, au verso, M. de Caylus raconte longuement un acte de générosité de Watteau. A son coiffeur *qui lui apportait une perruque*, il donna en payement deux de ses tableaux, alors qu'il ne lui demandait que quelques croquis. (*Cet homme a une perruque blanche*.)

L'abbé Harangé, chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui était de ses intimes, intercéda auprès de M. Le Fèvre, intendant, qui voulut bien mettre à sa disposition une maison qu'il possédait à Nogent. Ce fut sa dernière étape. Les forces l'abandonnèrent et, le 18 juillet 1721, il mourut à peine âgé *de trente-sept ans* (Cet homme peut avoir trente-cinq ans, avait dit la voyante !)

COURONNEMENT DE LA VIERGE

Nous extrayons de la *Vie du Tintoret* (chez de Bure, Paris, 1762) les renseignements suivants :

« C'est le génie le plus fécond que nous ayons eu dans la peinture ; un grand morceau lui coûtait moins de temps à exécuter qu'à un autre à l'inventer. Pendant que ses camarades faisaient des dessins pour un tableau destiné à la Confrérie de Saint-Roche, il apporta le tableau tout fait. Les autres peintres rendirent justice à son ouvrage, ils le nommèrent « il furioso Tintoretto, un fulmine di panello... »

« Il peignait au premier coup, sa couleur vierge était portée d'une hardiesse sans égale, et sans être retouchée se conservait très fraîche.

« Un beau feu l'élevait dans ses idées et sa pensée

extraordinaire était accompagnée d'un grand goût de couleur avec des attitudes surprenantes pour l'effet.

« Extrêmement contemplatif (*il est rêveur !*) il se renfermait dans l'endroit le plus retiré de la maison (*il est complètement seul !*), il ne faisait voir ses tableaux que lorsqu'ils étaient finis. »

La corrélation qui existe sur certains points entre les notes et les visions de Mme T... n'est certainement pas suffisante pour anéantir les derniers doutes et faire attribuer définitivement les tableaux à Watteau et au Tintoret. Mais ce qui est intéressant, c'est la netteté des visions.

Mme T... en était surprise et émerveillée. Elle assure avoir assisté à une suite de scènes mimées, aussi distinctes qu'eût pu l'être une pantomime jouée sur les planches d'un théâtre quelconque.

Quand elle aperçut l'être étrange qui était le soi-disant Tintoret, elle éclata d'un rire tel qu'il nous gagna nous mêmes.

Je dois ajouter que Mme T... possède une instruction très ordinaire et que toutes les personnes présentes ignoraient les détails qu'elle nous donna sur les deux peintres en question.

Mme LOUIS MAURECY.

Le Psychomètre est-il un médium ?

Paris, ce 21 juillet 1906

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Au sujet de votre intéressant article sur la Psychométrie, permettez-moi une légère remarque. Peut-on considérer le psychomètre comme un médium ? Je ne le pense pas, et c'est ce point que je tenterai d'élucider.

Par science et par expérience, vous avez pu vous assurer que le médium était en tous cas un être passif par excellence. Son rôle se borne à concrétiser une force qu'il localise, en lui servant de moule inconscient. Il n'a de plus aucun pouvoir de direction sur elle. Dans les séances dites spirites, trois facteurs sont nécessaires pour la réussite de n'importe quelle expérience, et, si nous comparons l'une de ces réunions à un système producteur d'énergie électrique, nous pourrons par analogie comparer :

1° Les assistants à la pile ou à l'accumulateur produisant la force ; 2° la force X agissante au pôle positif de la machine et 3° le médium au pôle négatif.

L'étincelle produite par l'union de ces deux dernières forces, constitue le phénomène.

Presque toujours, le médium ne peut opérer qu'à l'état de trance, c'est-à-dire pendant un déséquilibre mental plus ou moins grand qui se manifeste physiologiquement par une fatigue extrême, des contractions musculaires, etc., prouvant la dépense nerveuse.

Examinons, d'autre part, le psychomètre, dont la vision, soit objective, soit subjective, perçoit les images contenues dans l'ambiance des objets qu'il examine. Nous ne nous trouvons plus en présence d'un sujet intermédiaire entre deux forces antagonistes comme dans le précédent cas, soumis mentalement et physiquement aux influences les plus diverses à une heure déterminée, mais devant un expérimentateur complètement lucide, agissant à son gré sur un objet quelconque, sans aucune aide extérieure.

Dans le cas de médiumnité, le sujet est un instrument qu'une anomalie corporelle ou mentale rend propre à la manifestation d'une force invérifiable sans son concours. Le psychomètre au contraire arrive à percevoir les images par un entraînement progressif, développant dans le recueillement et l'attention une faculté que chacun possède.

Au lieu de subir, il reste neutre et regarde.

Son état, au cours d'une expérience, ne peut mieux être comparé qu'à la position du spectateur attendant sur l'écran lumineux l'apparition de l'image cinématographique.

Enfin, si certains sujets nerveux à l'extrême peuvent plus facilement arriver à percevoir les images psychométriques, les résultats obtenus par un opérateur mentalement bien équilibré (et c'est le cas dans la récente expérience de M. Gayet) ont toujours une précision et un bien-fondé auxquels ne peuvent atteindre les expériences faites avec des sujets névrosés ou hystériques.

Voici, Monsieur le Directeur, les quelques réflexions que je me permets de soumettre à votre haute appréciation, m'affirmant bien sincèrement votre tout dévoué.

P. B.

(De la Société Universelle d'Etudes psychiques.)

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Les belles légendes que miment les danseuses de Sisowath : II. Les deux femmes de Réachkol et le miracle de l'ermite.*

Les plus belles légendes cambodgiennes sont nées à propos du retrait de la mer. On sait que la Cochinchine est entièrement formée d'alluvions du Mékong. On peut supposer, d'après ces légendes et aussi par la constitution géologique du sol, que le Bas-Cambodge doit également sa naissance au Grand-Fleuve.

Les peintures murales dont sont ornées toutes les pagodes du Cambodge retracent le plus souvent la rivalité de deux princesses magiciennes pour l'amour d'un jeune prince cambodgien. L'une, dédaignée, fait engloutir par les flots le beau pays du prince contre lequel elle est irritée ; l'autre, bienfaisante, écarte les eaux. C'est la lutte des terres refoulant l'onde, les inondations terribles et les assèchements successifs qui ont lieu dans la formation des terrains alluvionnaires.

Voici la plus dramatique et la plus curieuse de ces légendes :

Réachkol, fils unique de riches marchands de Thma-Angkiang, dans les veines desquels coulait le sang royal, fut confié tout enfant à un ermite célèbre, pour être élevé dans les sciences et dans la sagesse.

Le vieil ermite n'était pas seul dans sa retraite. Une délicieuse jeune fille y grandissait près de lui, Néang-Roum-Say-Sock (la Jeune Fille aux Cheveux Dénoués, qu'il avait, toute petite, trouvée dans une fleur de lotus fraîche éclose.

Quand il revint chez ses parents, son éducation terminée, Réachkol emmena l'enfant merveilleuse. Et pour qu'elle pût relever ses longs cheveux dénoués, l'ermite, en la bénissant, lui avait fait don d'une lourde épingle d'or incrustée de pierreries.

Peu après, Réachkol dut quitter sa jeune épouse et ses vieux parents pour aller, vers les rivages de Korat, vendre le chargement d'un navire. En abordant, il vit et aima la belle Néang Mika, unique fille d'un vieux roi, qu'il surprit au bain, à peu près comme Ulysse rencontra Nausicaa. Et ce fut seulement après leur mariage qu'il osa lui avouer qu'il avait une épouse déjà, dans son lointain pays. « Mais je ne l'aime plus, je l'ai oubliée », lui dit-il sincèrement.

Ils furent heureux trois ans ; la jeune femme devint mère. Réachkol, qui semblait depuis quelque temps soucieux et distrait, sut lui persuader alors que, dans l'intérêt de l'enfant, pour augmenter ses richesses, il devait aller aux côtes de l'Est échanger sa grande barque pleine de marchandises.

Il part. A peine l'ancre est-elle levée qu'un soupçon mord le cœur de Mika : « — Me trahirait-il ? M'abandonnerait-il, comme il a abandonné l'autre femme ? Reviendrait-il vers elle ? » Elle court vers une très haute pagode d'où l'on domine la mer, et en atteint le sommet au moment même où Réachkol, ne se croyant pas surveillé, abandonnait le chemin de l'Est pour courir à toutes voiles vers le pays où son retour rendrait le bonheur à sa famille et à Say-Sock.

L'abandonnée éclate en sanglots et de grosses larmes coulent de ses yeux sur son enfant. Mais bientôt une colère furieuse s'empare d'elle. Elle appelle :

— Atoun !

Une tête monstrueuse apparaît au pied de la pagode, au bord de l'étang sacré. C'est le crocodile géant qu'elle nourrit depuis son enfance.

— Venge-moi ! lui crie-t-elle, Réachkol m'abandonne avec mon petit enfant. Poursuis-le, atteins-le, dévore-le ! Les petits yeux du monstre, fixés sur sa maîtresse, brillaient d'intelligence, sous ses lourdes paupières de corne. Un coup de sa queue gigantesque le précipita du lac vers la mer.

La longue absence de Réachkol avait mis la tristesse sous le toit de Thma-Angkiang. Seule, Say-Sock ne croyait pas que les flots eussent pris son mari. Elle était sûre que l'ami de ses jours d'enfance reviendrait pour être le compagnon de ses vieux ans, et chaque jour, soit-disant pour s'y baigner, elle se rendait sur la plage où avaient eu lieu les adieux. Elle y restait longtemps au grand ennui de ses suivantes, interrogeant l'horizon, captivée par toute voile qui, dans le lointain, blanchissait.

Enfin, par un très beau jour, où l'air était pur et le vent frais, elle s'écria tout à coup :

— Voyez !... voyez !... Ne reconnaissez-vous pas sa barque ? Nulle n'est si légère et d'une coupe si fine.

Sa joie éclatait, délirante. On accourut.

— Oh ! c'est bien lui... Voyez-le, à l'arrière !... Mais pourquoi les matelots semblent ils si agités ?... Pourquoi, par ce beau temps, grimpent-ils aux mâts, redescendent-ils, et courent ils ainsi, à droite et à gauche, affolés ? Quel danger menace le navire ?... Ah ! j'ai peur !... Voici qu'on abandonne les bateaux à la remorque... on jette à l'eau les cages de poulets et de canards... Hélas ! mon cœur se brise... je vois dans le sillage le monstre qui les poursuit !... Malheureuse ! j'ai cru voir venir le bonheur, et c'était la mort !

Dès que le crocodile géant avait paru dans le sillage du navire, Réachkol lui avait crié :

— Cesse de me poursuivre, Atoun ; tu ne reconnais donc plus le mari de ta maîtresse ?

— J'obéis à celle qui m'a nourri ; je ne connais qu'elle !

Réachkol comprend. Pour accélérer la marche du navire, il abandonne au gré des flots les petites barques remorquées ; puis, espérant que le saurien s'attardera à manger, il lui fait jeter les cages des poulets et des canards.

Mais Atoun n'y prend même pas garde, tout à sa fureur. Il ne lui faut plus qu'un élan pour atteindre le navire. Tourné vers le rivage où il reconnaît sa femme, Réachkol, résigné, lui fait un signe d'adieu.

Say-Sock, désespérée, s'arrache les cheveux. Dans leurs masses profondes, sa main rencontre la grosse

épingle d'or, don du vieil ermite. Toute en pleurs, invoquant son père adoptif, elle lance cette arme dérisoire vers la bête monstrueuse. A vingt pas d'elle, le stylet d'or tombe dans la mer.

Mais, ô prodige ! à peine sa pointe a-t-elle touché le sable, que le sol, chassant les eaux, se soulève, et, de Thma-Angkiang à Dang Reck, se montre nu.

Le navire de Réachkol est jeté au sommet d'un bloc de rochers, d'où le jeune prince accourt vers son épouse.

Quant à Atoun, une vague monstrueuse l'a brisé sur un autre monticule, où il expire en s'écriant :

— Maîtresse, venge-moi !

Mika a levé une armée considérable ; à sa tête, elle est partie. Sous l'immense plaine que la mer vient de quitter, au rocher appelé Bunteay-Néang, elle a planté son étendard et s'est fortifiée. Puis elle expédie à Réachkol un message pour appeler Say-Sock au combat.

La jeune femme accepte le défi. Elle réunit des combattants en grand nombre. Réachkol la laisse aller en lui disant : « Adieu et succès. »

La rencontre a lieu. Les troupes de Say-Sock faiblissent. Elle se rappelle l'ermite et l'invoque.

— Fais que je sois victorieuse, s'écrie-t-elle, et je te promets un temple sur la montagne.

Puis, couverte de ses bijoux étincelants, montant un cheval plein de feu, brandissant le sabre et la lance, elle se jette dans la mêlée pour rejoindre sa rivale. Les voici aux prises : chacune d'elles est étonnée de voir l'autre si belle, car à chacune Réachkol avait dit de l'autre : « Elle n'a pas de beauté ». Cette constatation ne fait qu'augmenter leur fureur. Mika, la première, est blessée. Elle appelle ses chefs et ses soldats ; mais loin d'accourir à son aide, ils s'enfuient dans toutes les directions.

Mika songe alors au petit enfant laissé sous la garde du vieux roi. Elle veut le revoir encore ; jetant ses armes, elle s'élance au galop vers le mont lointain, poursuivie à toute bride par sa rivale qui jette des cris féroces.

Il n'était pas facile de se cacher dans ce pays neuf, vierge de toute végétation. Say-Sock atteignit Mika dans le Véal-Néang-Joum (plaine de la Jeune Femme en larmes). Elle l'emmena enchaînée à son camp, l'y tortura à loisir, et fit ensuite tomber sa tête, qu'au bout d'un long bambou on éleva au sommet d'une montagne qui en reçut le nom de Sang-Kebal (élévation de la tête).

Puis, arrachant elle-même les entrailles de la morte, elle les fit hacher menu et répandre au loin sur le sol. Après quoi, s'en retourna, triomphante, au pays où elle trouva Réachkol sur le trône, le roi étant mort sans enfant.

Tous deux se rendirent, en grande pompe, aux pieds du vieil ermite, et, pour tenir la promesse faite au moment du danger, édifièrent sur la colline Bam-Nân (du vœu) le superbe temple à neuf tours qu'on y voit encore.

Depuis ces événements, le nom de Mika est devenu, au Cambodge, synonyme de concubine.

M. Auguste Pavie, dans son très intéressant petit ouvrage, que nous avons déjà cité, raconte comment il visita tous les lieux illustrés par cette légende, depuis le pnom Say-Sock, où l'ermite avait trouvé l'enfant sur le lotus, jusqu'au temple ruiné de Bam-Nân.

Au Kré-Néang (lit de la Jeune Femme), où Mika, dormit avant la bataille qui devait lui être si fatale, le voyageur trouva, sur une stèle de grès fin, une inscription et une figurine dont il prit religieusement l'empreinte. Il apprit plus tard avec regret qu'elle n'avait aucun rapport avec l'histoire de Say-Sock et de Mika. Au tombeau de l'infortunée princesse (car son fils devenu roi lui fit élever un monument), le chasseur de la mission tua un énorme serpent noir, un des derniers najas, ces serpents objets jadis d'un culte. Peut-être sous ses sombres écailles était-ce l'âme fidèle d'Atoun qui veillait auprès de la morte.

George Malet.

LES

Prédictions de l'OLD MOORE

AOUT 1906

La gravure représente à gauche le type classique de John Bull monté sur un chameau ; il a le sourire aux lèvres, tandis que trois fantassins français cherchent à le tirer en arrière en s'accrochant à ses jambes et aux basques de son habit.

En face du groupe, sur la droite, on voit des Egyptiens de toutes classes, coiffés de fez, de turbans et même de simples bonnets, se dirigeant, des sacoches à la main, vers une porte au-dessus de laquelle on lit le mot : *Banque*.

Au fond, les Pyramides ; dans l'air, de grands oiseaux coiffés de chéchias.

Voici les prédictions :

Le *Vieux Maure* a choisi un tableau plutôt humoristique pour le mois d'août ; c'est-à-dire que le sourire est du côté de John Bull.

Malgré la très enthousiaste sympathie mutuelle entre la France et l'Angleterre, on ne peut perdre de vue ce fait que nos amis d'au-delà de la Manche ont vu avec jalousie la merveilleuse prospérité que le

gouvernement de la Grande-Bretagne a apportée à l'Égypte, et nous pouvons nous attendre, vers cette époque, à un mouvement de la part de la France tendant à balancer, en quelque façon, ce fructueux monopole que M. John Bull détient dans la terre des Pyramides.

Les hésitations de la part des puissances produiront une grande tension entre l'Angleterre et l'Amérique.

Depuis quelque temps, il existait une grande inquiétude à propos de la vieille question des Pêcheries. Le prophète est heureux de prédire qu'en raison du grand tact du ministre des Etats-Unis à Londres, la question sera résolue de la façon la plus satisfaisante.

Les nouvelles de Russie, pendant ce mois, seront plus stupéfiantes que jamais. Très probablement, nous entendrons parler d'événements violents se produisant dans un endroit d'où on pouvait le moins les attendre : un grand nombre de soldats et d'officiers, des agents de la police secrète seront impliqués dans un complot, ayant pour but de rétablir par la violence les soi-disant droits du peuple.

Vers le mois d'août, nous apprendrons de Californie des nouvelles qui provoqueront une ruée anormale vers le nord de cet Etat. On fera une découverte extraordinaire du précieux métal.

Nous ferions bien de surveiller, en ce moment, ce qui se passe en Chine ; car on devra être à peine surpris d'apprendre un attentat des Chinois sur nos établissements des environs.

Le temps en août causera beaucoup de déceptions. On peut s'attendre à des vents froids et à de la pluie.

A PROPOS DU FLUIDE HUMAIN

Quelques considérations sur le fluide humain et ses applications pratiques

Certaines idées sont dans l'air, dans l'atmosphère, autour de nous, avant d'être transmises par le langage écrit ou parlé de façon plus précise à la connaissance de tous. Tout acte, toute chose, avant d'arriver, de se produire, d'être ou de naître est soumis à une période d'élaboration, d'enfantement dans le monde occulte, invisible ou spirituel, processus indispensable et nécessaire pour parvenir à une existence ou manifestation tangible.

Car tout est dans tout ; il y a une loi unique de même qu'il y a une force unique qui se multiplie à l'infini en modalités diverses, comme la multiplicité infinie des nombres provient de la simple unité ajoutée à elle-même.

Dans un numéro de ces années précédentes, je ne sais plus au juste lequel, le directeur de l'*Echo* disait à peu près : Au risque de passer pour un rêveur, je crois qu'on arrivera à utiliser l'électricité humaine, la force fluidique, à s'en servir par exemple pour l'emploi de machines réalisant un travail mécanique et matériel. Un ouvrier, au lieu de travailler de ses mains, comme actuellement, pourrait, assis et occupé à un travail intellectuel et profitable d'autre part, actionner en outre des appareils délicats et perfectionnés, sans mouvements apparents ; le moteur de ces appareils serait la force fluidique qui se dégage de l'être et que chacun possède à un degré plus ou moins fort.

Penser ainsi c'est comparer cette force fluidique à la vapeur ou à l'électricité ordinaire et couramment employée — bien qu'on ne sache pas encore bien exactement ce qu'elle est — et c'est comparer l'homme à un moteur, à un réservoir de force, d'électricité spéciale. Je suis porté à croire qu'on peut ne pas être un rêveur en pensant ainsi.

Si on peut admettre que la force fluidique joue un rôle dans les expériences (typtologiques) : tables tournantes, on voudra bien admettre aussi que cette force n'est pas à dédaigner si on considère le poids des objets soulevés parfois et la résistance qu'ils opposent à qui essaie de les maîtriser.

Mais il faudrait d'abord rechercher et découvrir les lois qui régissent le fluide humain, ensuite surviendrait la question d'appareils perfectionnés à inventer, accumulateurs, condensateurs, isolateurs, conducteurs, etc. ; de quoi exercer la bonne volonté et les moyens de tous ceux que la question intéresse.

Tout cela n'est peut-être pas impossible à trouver et j'expose plus bas quelques idées à ce sujet.

Mon avis est qu'avant d'employer le fluide humain pour le progrès de l'industrie, on pourrait surtout l'utiliser avec succès en thérapeutique ; une maladie n'étant qu'un manque de forces, un déséquilibre, le remède le plus efficace serait de redonner au malade la force qui manque et l'équilibre, c'est-à-dire la santé, reviendrait.

Que ceux qui ont en abondance et surcroît la force fluidique et la perdent ou gaspillent inconsciemment de mille manières puissent en donner un peu à qui en manque. Ce seraient la charité, le socialisme, les meilleurs qui soient. On pourrait peut-être y arriver plus tôt qu'à la répartition égale des fortunes pécuniaires. Que faudrait il pour cela ?

Trouver le moyen d'emmagasiner d'abord, puis de diriger où l'on veut cette force fluidique.

C'est là, dira-t-on, poser le problème et non le

résoudre. Patience ! Avant d'arriver à une solution, il est juste, logique et même indispensable de commencer par établir les données d'un problème.

Pour découvrir les lois du fluide humain et déterminer les applications possibles et utiles de ce fluide en thérapeutique et en mécanique, pour chercher avec le moins de tâtonnements possibles, il faut procéder par déductions et observations logiques,et procéder de la synthèse à l'analyse.

C'est ainsi qu'il faut partir de la source d'un fleuve pour en étudier le cours, et, qu'en s'orientant convenablement d'abord, un voyageur arrive forcément à son but, plus sûrement que celui qui ne se fixe qu'à son faible rayon visuel et à son petit entendement, et erre au hasard et sans boussole sur l'immense océan de l'inconnu.

C'est ce que font les adeptes de la science officielle actuelle qui se perdent dans l'analyse et le microbe, observent et découvrent des choses assurément curieuses, mais ressemblent à un ouvrier qui ignore le plan général de l'édifice qu'il prétend construire et entasse ses matériaux au petit bonheur, au hasard, sans harmonie, sans ordre, sans ensemble ni cohésion et sans y comprendre grand'chose.

Pour ceux-là,fanatiquement cramponnés à leur conception scientifique athée et matérielle, le monde et l'univers ne peuvent rester qu'un casse-tête indéchiffrable.

Leur ignorance et leur orgueil les incitent à prononcer à tout propos les mots de progrès et de science ; tout comme le sectarisme de nos gouvernants actuels a toujours à la bouche les mots de liberté, de tolérance et d'union : n'attendons rien de réellement bon et durable ni des uns ni des autres.

Il faut oser croire et admettre que chacun a le droit de penser de lui-même et par lui-même, de raisonner avec les moyens que Dieu lui a donnés, et d'apprécier ainsi aussi sainement et avec autant de *bon sens* que le plus diplômé des savants ou le plus palmé des fonctionnaires.

Il serait aussi plus qu'utile, *nécessaire*, de cesser de croire qu'il faut toujours suivre un chemin tracé et rebattu, et qu'il faut, pour arriver à quelque chose, croire et penser exactement comme tel ou tel professeur de telle ou telle école ou parti.

En effet, un homme, si diplômé soit-il, ne saurait prétendre avoir le droit de penser et raisonner pour tous et à l'exclusion des autres, comme s'il avait acquis le monopole de l'intelligence.

L'erreur de la science officielle actuelle est de vouloir n'accorder qu'aux siens le droit de penser et parler.

C'est aussi de vouloir expliquer la matière par la matière sans cause supérieure, spirituelle, invisible à nos yeux et même invisible au microscope.

C'est vouloir prendre l'effet comme cause et expliquer l'effet à la fois comme cause et effet !

Et ce ne sont pas les partisans de cette science-là qui découvriront jamais le fluide humain ou les lois le régissant, pas plus que ses applications possibles. Ils aimeront mieux le nier, ce qui est d'ailleurs plus facile et plus vite fait.

Donc passons, car j'écris pour ceux qui cherchent à comprendre, ceux que la doctrine matérialiste répandue officiellement égare, trouble et ne satisfait pas.

Je n'écris pas pour discuter et polémiquer avec ceux qu'elle satisfait et à qui elle suffit, ceux-là je ne cherche pas à les convaincre de force, qu'ils en fassent autant et n'imposent pas leurs vues aux autres.

Pour bien comprendre tous les phénomènes, il faudrait être bien convaincu de la vérité de certains axiomes ou aphorismes et comprendre les lois qu'ils résument.

Tout est Force et Forme,
Tout se tient et tout s'enchaîne.
Tout est dans tout
Non facit saltus natura.

Méditer ces axiomes, les comprendre, c'est peut-être tenir le fil conducteur permettant de se diriger sans errer à l'aventure ; c'est peut-être tenir le moyen de déterminer l'origine et les lois du fluide humain et d'en chercher les applications pratiques avec le minimum de tâtonnements possible.

Il faudrait comprendre aussi la dualité qui existe dans l'univers,partout, en toutes choses, de même que la loi du ternaire.

Le monde matériel et physique que chacun peut voir et observer, que nous croyons comprendre, et dont les savants officiels croient pouvoir expliquer le fonctionnement selon leur méthode à eux, ce monde physique n'est en quelque sorte que la forme, c'est-à-dire l'expression matérielle du monde invisible, psychique. Ce monde matériel et ses fonctions ont de l'analogie (je ne dis pas similitude, ni même ressemblance) avec le monde invisible

Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut.

pour accomplir le miracle de l'unité.

En procédant donc par analogie et en observant le processus des phénomènes et événements de l'ordre matériel ou physique, visible, nous pourrons nous rendre compte, deviner, comprendre comment agissent et réagissent les unes sur les autres les causes et les

effets des forces de l'invisible, du monde psychique (spirituel, ψυχη âme).

Les lois sont les mêmes.

Ne pas perdre de vue et noter cette constatation ou observation d'ordre général qui peut être de la plus grande utilité pour l'application, l'utilisation pratique du fluide humain invisible; il faudra, pour son dosage et maniement, comprendre que l'invisible est soumis à des lois analogues à celles qui régissent le physique.

Le corps n'est que l'outil, la forme au service de l'être psychique.

Le physique n'est rien par lui-même ; il n'existe qu'actionné et vivifié sans cesse par la partie immatérielle de l'être, et se transforme et renouvelle sans cesse.

Lorsque l'âme et le corps psychique ou astral abandonnent le corps ou en sont séparés par une cause ou accident quelconque, ce dernier, ainsi privé de ce qui l'actionnait et l'animait, se dissocie, se décompose, livré à l'influence des forces ambiantes, et les éléments qui le composent retournent chacun à leur origine : les éléments chimiques s'évaporent et la cellulose, la matière poussière proprement dite, retourne à la poussière.

Il est utile de connaître l'organisme physique et son fonctionnement, mais il serait aussi fort utile, encore plus utile et nécessaire, de connaître l'être psychique, sa constitution, ses facultés, ses forces, c'est-à-dire son pouvoir.

Car le méconnaître ou nier, comme le voudrait la science officielle actuelle, ne l'empêche pas d'exister.

L'être psychique a des facultés que nous ignorons trop, dont nous ne savons tirer parti et qu'il conviendrait d'exercer à notre plus grand profit et bénéfice.

Tout se tient dans la création, il y a transition partout (*natura non facit saltus*), tout est relié.

L'âme et le corps de même sont reliés par le corps psychique.

La loi de dualité (1) entraîne le ternaire, tout s'enchaîne avec transition ; entre deux termes opposés ou extrêmes, un terme mixte est obligé, obligatoire ; le corps et l'âme sont reliés par le corps psychique.

C'est cette constitution de l'être humain qu'il faudrait connaître et non méconnaître : les trois parties constitutives de l'être (chacune constituée de trois, pouvant se diviser en trois ; loi du ternaire),les facultés de chacune de ces parties et les rapports existant entre les trois parties, les reliant. (Voir Papus, *Traité élémentaire*, 3 divisé en 3, etc.)

(1) Dualité : âme et corps, visible et invisible, esprit et matière.

Ces trois parties sont l'âme, le corps astral ou corps psychique et le corps physique,forme et résultante du corps psychique qui l'anime encore plus directement que l'âme elle-même proprement dite.

Le corps psychique est plus que le corps physique producteur de fluide, le fluide est un peu sa composition, son essence et se transmet dans le corps par le canal, le moyen des nerfs et du sang ou simplement dans le corps, dans les nerfs et le sang.

Cela : naturellement, mécaniquement, en raison du phénomène qu'est la vie, et aussi par la volonté, faculté de l'âme.

Il ne serait donc pas absolument exact de dire que les nerfs et le sang produisent du fluide ; ils en contiennent, mais sont produits par le fluide bien plutôt qu'ils ne le produisent.

De même, ce ne sont pas les rayons du soleil qui produisent le soleil (bien qu'ils le constituent), mais le soleil qui produit les rayons, lesquels sont pourtant parties constitutives du soleil. Un récipient n'est pas le producteur de ce qu'il contient et qu'on y a mis.

Le corps ne produit, c'est-à-dire ne crée pas plus le fluide qu'un tonneau de vin n'est la cause créatrice du vin qu'on peut en tirer.

Le fluide n'a sa *source* ni dans le sang ni dans le système nerveux, mais il y a du fluide dans les deux : *le fluide les vitalise.*

Les anciens en répandant le sang des victimes savaient qu'il s'en dégageait du fluide qui, perdu pour la victime sacrifiée, devenait disponible et pouvait être absorbé par les mânes à qui ils sacrifiaient et donner des forces ou rendre une vie factice à des coques astrales.

C'est du moins une hypothèse plausible; mais ce n'est pas une raison pour approuver ce genre de sacrifice, car les anciens se trompaient peut-être en croyant que le fluide dégagé d'une victime profitait à qui ils voulaient.

L'âme a un contrôle, un pouvoir qui peut et doit s'exercer sur le corps psychique et le physique, c'est la volonté : l'essence supérieure et consciente de l'être à qui tout l'être *devrait* être subordonné et soumis. Mais c'est ce qui arrive assez rarement, la plupart des humains agissant instinctivement, sous l'impulsion de forces qu'ils ignorent, et dirigés ils ne savent trop par quoi : modes, coutumes, instincts, habitudes, influence des milieux, etc., j'ajouterai influence des esprits de l'invisible, invisible pour nous, mais pour qui notre corps psychique n'est pas invisible.

Ces esprits profitent parfois, et plus souvent qu'on

ne le croit, de l'avantage qu'ils ont de voir ce que nous ignorons, pour s'emparer dans une certaine mesure des forces et facultés de notre corps psychique : c'est ce qu'on appelle demi-possession, assez fréquente, bien plus qu'on ne le suppose.

Et l'homme qui croit être parce qu'il pense, ne s'aperçoit pas qu'il laisse à la disposition d'invisibles les forces et facultés dont il se croit le seul maître et le seul à user.

Comment en serait-il autrement, l'homme s'ignore lui-même, ignore ses forces réelles, ses facultés, leur origine comme leur but.

Il dit : « je pense, donc je suis » et il n'est même pas maître de sa pensée et ignore neuf fois sur dix d'où elle lui vient.

C'est : « je veux, donc je suis » qu'il faudrait dire, mais où est-il l'homme véritablement conscient de lui-même, l'être de volonté indépendant des influences ambiantes ! c'est l'homme tel qu'il devrait être et tel qu'il n'est presque jamais.

Le (Γνοτι σεαυτον) connais-toi toi-même des anciens pourrait être utilement médité et approfondi par les modernes, ils y gagneraient ; l'homme s'ignore absolument lui-même, il a à sa disposition des forces mentales et psychiques à côté desquelles la force physique considérée isolément n'est rien. Combien d'hommes s'en doutent-ils et combien savent utiliser ces réserves de pouvoir et de force !

Après des siècles et des siècles, l'homme ne sait pas encore ce qu'il est ! Ce n'est pourtant que par ces connaissances utilisées que l'homme pourrait se croire à juste titre supérieur à l'animal.

Par suite de l'ignorance où est l'homme de sa propre constitution et des facultés diverses et puissantes (si elles étaient exercées) de son être psychique, il se trouve vis-à-vis des esprits du monde invisible un peu dans une situation analogue à celle des animaux vis-à-vis de l'homme.

C'est-à-dire qu'il est dirigé, dominé par eux sans s'en douter et se dépense souvent à tort et sans profit pour lui-même, c'est-à-dire que nous pouvons être dirigés par les invisibles un peu à notre insu, être leur jouet, sous leur dépendance, non par suite d'une supériorité de force ou de droits incontestables de leur part, mais bien plutôt par ignorance très grande, et apathie de notre part.

Les animaux se laisseraient-ils réduire en esclavage, maltraiter, s'ils avaient la lueur de savoir, de clairvoyance et d'intelligence qui leur manque ! L'animal de trait s'userait-il à tirer de lourds fardeaux sans profit pour lui et irait-il docilement à la boucherie, s'il avait tant soit peu conscience de la supériorité de sa force physique ? C'est son ignorance de lui-même qui, pour la plus grande part, constitue le pouvoir de l'homme sur lui.

Dans bien des cas, n'en serait-il pas de même quant à l'influence des esprits de l'invisible exercée sur nous et subie par nous inconsciemment et docilement.

Nous croyons nous diriger et nous ne saurions indiquer ni expliquer la plupart des mobiles de nos actes, nous sommes dirigés ; nous agissons encore plus inconsciemment que consciemment dans la vie, nous subissons des influences que nous ne définissons pas, des modes, des coutumes que nous ne pensons même pas à discuter, encore que nous en souffrions.

« Nous sommes si loin de connaître tous les agents de la nature et leurs divers modes d'action qu'il serait peu philosophique de nier des phénomènes uniquement parce qu'ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances : seulement nous devons les examiner avec une attention d'autant plus scrupuleuse qu'il paraît plus difficile de les admettre. » (Laplace.)

Etre ainsi dirigé ne serait pas un mal si seuls les bons esprits nous faisaient agir, mais les bons esprits se complaisent dans les sphères plus éthérées et éloignées de nous, et les mauvais esprits paraissent être plus nombreux et plus près de nous ; il n'y a pour en juger qu'à regarder ce qui se passe, les événements de ce monde, et à conclure de l'effet à la cause. Les effets seraient moins déplorables si les bons esprits seuls présidaient et dirigeaient tous les événements de ce monde.

Avoir conscience de ces choses, puis agir plus consciemment, ce serait s'élever à un degré supérieur, avoir conscience de sa valeur et de ses forces, de ce qu'on peut, de ce qu'on peut vouloir et ne pas vouloir Ce serait apprendre et arriver à se connaître. Ce serait cesser d'agir et de vivre sans savoir pourquoi, et aussi inconsciemment que le font la plupart des hommes. Ce serait empêcher les puissances occultes et mauvaises de se servir de nous à notre préjudice.

Ce serait plus immédiatement comprendre et guérir nombre de maladies et d'états maladifs qui proviennent uniquement de ce qu'une partie de l'être psychique est détournée de son vrai propriétaire et sucée par un démon de l'astral comme par un vampire.

Ces états maladifs si nombreux et auxquels la science officielle ne comprend rien trouveraient remède et guérison, si les malades comprenaient les causes de leur état et réparaient le déséquilibre qui en résulte par l'apport voulu de fluide humain qui leur fait défaut.

Notre but, pour y revenir, est d'utiliser le fluide

humain et pour cela nous désirons savoir comment l'atteindre, le tenir à notre disposition, puis le diriger où besoin est.

Pour cela cherchons, alignons nos observations, les remarques déjà faites, tout ce que nous savons déjà et voyons le parti à en tirer : ainsi, nous savons que les pointes ont le pouvoir d'attirer le fluide comme un paratonnerre attire la foudre.

Nous savons aussi que le corps psychique est sensible aux pointes : en effet, nous savons que si le corps psychique est extériorisé et non guidé dans l'astral et qu'il vienne à heurter une pointe matérielle dans sa promenade, mort s'ensuit (1).

Nous savons aussi que dans les tentatives d'envoûtement, lorsqu'un sorcier est arrivé à faire passer un peu du corps psychique ou fluidique d'un individu dans une effigie de cire, et qu'il perce cette cire d'une aiguille, mort ou maladie s'ensuivent pour l'individu.

Remarquons en passant la propriété de la cire d'emmaganiser quelque chose du corps astral, du fluide.

Nous sommes donc amenés à tenter une expérience facile : hérissons une boule de cire d'épingles ou de pointes et laissons-la près de nous. Si les pointes attirent le fluide et si la cire le conserve, nous obtiendrons, au bout d'un temps plus ou moins long, une boule de cire chargée de fluide, cire dont le contact pourra communiquer du fluide à qui en manque.

A. DE LAGLAM.

(*A suivre*).

(1) Se souvenir à ce sujet du fait rapporté il y a quelques années par l'*Echo* (n° 141, 16 novembre 1902), dédoublement d'un somnambule ; le double durant son sommeil se promenait autour de sa demeure assez matérialisé pour être visible, et pourtant le corps restait au lit en état léthargique ; un coup de feu chargé de trois grains de plomb fut tiré sur lui dehors : il se réveilla en sursaut dans son lit, blessé au bras par trois grains de plomb et ne comprenant rien à ce qui lui arrivait.

LA BAGUETTE DIVINATOIRE

DES SOURCIERS

Nous trouvons dans la *Nature* cet article sur la « baguette divinatoire » dont nous avons si souvent parlé nous-mêmes, et nous le reproduisons en entier, persuadés qu'il intéressera vivement nos lecteurs.

D'une communication adressée à *La Nature* (Boîte aux lettres, 5 janvier 1901, n° 1441, p. 22, par M. Gast), il résulte que la découverte de sources à l'aide de la fameuse *baguette divinatoire* n'est pas un fait imaginaire, mais que tout le monde n'est pas apte à le réaliser, et que l'interruption de toute communication avec le sol (par un isolant tel que le verre), empêche parfois sa réussite. Tant de personnes aujourd'hui utilisent avec succès ce procédé qu'il ne paraît pas inutile de revenir sur une des « pratiques » les plus controversées qui existent.

Il y a deux ans, la question a été étudiée en détail par M. E. Chabrand (1) qui la résout par l'affirmative probable. Il faut dire que son exposé historique omet complètement le sourcier le plus célèbre qui ait jamais opéré, l'abbé Richard. On me permettra de combler cette lacune, grâce aux circonstances locales, spéciales et toutes personnelles qui me mettent à même de le faire. Je les crois de nature à éclairer considérablement la discussion. Tout le monde, dans la Charente-Inférieure, a entendu parler de l'abbé Richard, et aussi du fameux secret pour découvrir les sources qu'il avait déposé à l'Académie des Sciences.

L'abbé Pierre Richard est né à Tesson, près Saintes, le 2 février 1822. En 1859, guidé par l'*Art de découvrir les sources*, de Paramelle, il parcourt la région et étudie pendant deux ans toutes les fontaines des environs de Montlieu. Il publie, dans l'*Indépendant de Saintes* du 14 mars 1861, un article fort élogieux sur ses découvertes, où il se dit hydroscope, et disciple de Paramelle à l'invitation duquel il se rend le 29 juillet 1861, à Saint-Céré (Lot)

Dans le cours de ses premiers voyages, il conseille à la municipalité de Trieste (27 décembre 1861), d'atteindre la Recca au fond d'un aven profond de 350 mètres et déjà visité avant lui (2), mais il faut un canal horizontal de 4.000 mètres de long. La ville de Trieste ne s'est jamais décidée à faire creuser, sur la simple autorité d'un hydroscope de passage, ce tunnel de 4 kilomètres. L'archiduc Maximilien, depuis empereur du Mexique, qui fait alors construire tout près de là son magnifique château de Miramar, mande aussi l'abbé Richard pour procurer de l'eau à son domaine. Toutes ses pérégrinations durèrent plus de vingt ans, tant en France qu'à l'étranger.

A Rochefort, les travaux qu'il conseilla au mois d'octobre 1866 furent exécutés et lui procurèrent le succès le plus brillant de sa carrière, puisque la ville put se procurer l'eau à trois ou quatre kilomètres de là, au lieu d'aller la chercher à trente kilomètres, comme on était décidé à le faire auparavant ; et l'approvisionnement persiste encore. Son système, que Richard ne voulut jamais révéler, périt avec lui ; et quelques années après sa mort, il était presque entiè-

(1) *La baguette divinatoire, le blétonisme*, Bull. Société d'éthnologie et d'anthropologie de Grenoble, juillet 1904 (pp. 120-150) et aussi par le docteur Surbled, de Paris, qui lui est franchement favorable.

(2) C'est le gouffre de Trebic, profond de 321 mètres. Voir *La Nature*, n° 776, 14 avril 1888 (Réd.).

rement oublié. Le 2 juillet 1866, il avait déposé à l'Académie des Sciences, sous pli cacheté, l'exposé sommaire de sa théorie scientifique sur l'art de découvrir les sources. Ce pli ne fut ouvert qu'après sa mort.

« Toute faille, déclare-t-il, fente, fissure, vallée, pli ou dépression de l'écorce terrestre devient le passage ou le réservoir d'un courant d'eau apparent ou caché, permanent ou temporaire, ascendant ou descendant, proportionné à l'étendue du bassin, et d'une nature en rapport avec celle du sol ou avec la profondeur.

Le moyen de connaître les courants d'eau ou d'huile, ajoute Richard, consistera à trouver la *faille* et *fente* d'une formation donnée. De même que le mineur trouve des filons métalliques avec son cadran d'orientation, de même l'hydrogéologue, armé des mêmes instruments, peut découvrir les courants d'eau et les gisements d'huile.

Ce qui donne une grande valeur à ce système, et ce qui le différencie de celui de l'abbé Paramelle, c'est que celui-ci exige une *dépression* pour trouver le point de la source, tandis qu'avec les failles et fentes on en trouve dans les coteaux et les montagnes. Si, en creusant, vous ne tombez pas tout à fait sur la *fente* ou *faille*, vous l'atteindrez bien vite à l'aide d'une excavation horizontale, perpendiculaire à la direction des failles ou fentes.

C'est là tout le *secret* dont on a fait tant de mystères, la *loi des failles*, ou des fissures *régulièrement orientées*. J'ai tenu, il y a trois ans, à soumettre moi-même cette loi à MM. A. de Lapparent, membre de l'Académie des Sciences ; De Launay, professeur à l'Ecole des Mines ; Martel, le spéléologue bien connu, et Auscher, ingénieur hydraulicien fort expérimenté.

Eh bien, ces quatre savants spécialistes ont été unanimes à déclarer formellement que la loi Richard est inexacte, qu'elle confond les failles avec rejet et les simples fissures, que les sources thermales peuvent bien venir de la profondeur par les failles, mais que les eaux superficielles circulent à travers les fissures irrégulières et entremêlées du sol. Les gisements de pétrole sont soumis à de tout autres lois. Ces messieurs ne font pas de difficultés, surtout MM. de Lapparent et Martel, à admettre comme moi qu'il peut exister chez certaines personnes une sensibilité hydroscopique particulière, leur faisant reconnaître la présence de l'eau souterraine, mais ils n'ont jamais approfondi la question.

M. Martel m'autorisait même à déclarer en son nom « qu'il a toujours été convaincu que la faculté hydrognomonique est une propriété d'ordre physiologique, spéciale à certains individus, sorte de *médiums de l'humidité*, particulièrement sensibles aux manifestations hydriques du sous-sol ; il y aurait là, selon lui, un phénomène analogue à la sensibilité nerveuse ou rhumatismale par rapport à l'état météorologique de l'atmosphère. » C'est la thèse que je veux défendre ou plutôt exposer.

Cependant, M. Auscher, dans la réédition de son livre (1) (1905), se refuse à croire à cette sensibilité personnelle des sourciers, tout en prenant acte de ma propre conviction.

Cette faculté de sentir plus ou moins confusément l'eau est niée, ou du moins méconnue, par la généralité des savants officiels. Pour moi, je considère comme établie cette *possibilité* d'une sensation de l'eau chez certaines personnes. En ce qui concerne Richard, beaucoup de ceux qui l'ont approché de près ont eu, de son vivant, cette conviction qu'il était un hydroscope sensitif.

Richard mourut en 1882 au cours d'un dernier voyage en Italie, léguant au séminaire de Montlieu les fameux papiers contenant son secret ; c'est là que j'ai pu les consulter, sans y trouver autre chose de spécial que la fausse « loi des failles » ; c'est là que j'ai pu trouver les détails nouveaux dont on n'a pas encore parlé. — Antérieurement, ces papiers avaient été communiqués à l'abbé Hippolyte Caudéran, né le 26 février 1833, à Caudéran, près Bordeaux, qui s'institua aussitôt successeur de Richard, et fit paraître en cette qualité une *Notice scientifique*, soutenant cette thèse tant soit peu paradoxale que Richard était un vrai savant, mais un savant volontairement muet, et tenant à conserver pour lui seul son secret de sourcier technique, sans aucune allusion d'ailleurs à une sensibilité spéciale, qu'il ne lui a, je crois, reconnue que plus tard quand, découragé, il abandonna lui-même la recherche des sources.

Caudéran en effet parcourut diverses parties de la France ainsi que de la Belgique (1885, 1887, 1888) et de l'Algérie (1889), mais avec moins de succès, je pense, que de mécomptes. Il est mort le 16 décembre 1899.

Chacun sait que la sensibilité hydroscopique et son principal symbole, la baguette divinatoire, sont vus d'un très mauvais œil par le monde scientifique officiel.

Le véritable auteur responsable de cet ostracisme n'est autre que l'illustre Chevreul, car c'est la conclusion de son rapport qu'on invoque comme ayant définitivement et scientifiquement ruiné la baguette divinatoire.

En 1853, un modeste savant d'Hyères, nommé Riondet, soumit à l'Académie des sciences un *Mémoire sur la baguette divinatoire employée à la recherche des eaux souterraines*, mémoire qui fut renvoyé à une commission composée de Chevreul, de Boussingault et de Babinet. Chevreul, élu rapporteur, avait, dès 1812, fait quelques expériences sur le pendule oscillateur, et en avait conclu, fait très probable, que l'oscillation est due, non au pendule lui-même, mais à des mouvements inconscients de la main qui le tient : il avait publié ces faits et conclusions en mai 1833 dans la *Revue des Deux Mondes* Aussi se borna-t-il à étudier

(1) *L'art de découvrir les sources et de les capter*, p. 153.

de seconde main l'historique de la question ; puis, sans paraître *avoir lu* les deux mémoires de Riondet, auxquels il ne fait nulle allusion, dont il ne relève aucune allégation, sans avoir JAMAIS VU *un sourcier faire tourner la baguette*, il étend à la verge mobile cette explication d'un instrument inerte actionné par un moteur vivant, plus ou moins volontaire, la généralise pour les tables tournantes qui venaient justement d'entrer en danse ; et, en fin de compte, ensevelit les baccillogires et leurs adeptes sous le poids d'un rapport académique dont ils n'ont encore pu se relever (1).

Je le répète, Chevreul avait toute raison de croire que le pendule ne remue pas seul, que la baguette ne tourne pas d'elle-même ; mais pourquoi ne cherchait-il pas à établir si le fait était vrai ou non, et comment ces instruments se mettaient en branle sous l'action de forces nerveuses encore méconnues ?

Car, pour la baguette, elle tourne toujours en dépit de l'Académie, mais chez les seules personnes prédisposées, lesquelles d'ailleurs ne sont pas très rares.

Son histoire est très suffisamment exposée dans l'*Histoire du merveilleux*, de Louis Figuier (tome II), et dans les *Mystères de la science*, du même auteur, 1860. Mais si le savant vulgarisateur admet le fait peu niable de la rotation de la baguette et des succès qu'elle a à son actif, il en donne cette explication que rien ne justifie : les sourciers professionnels, dit-il, la mettent en branle d'une façon plus ou moins consciente, quand des indices superficiels, leur propre expérience, leur permettent de deviner la présence de l'eau souterraine.

Qu'y a-t-il cependant d'irrationnel à admettre que certains organismes humains soient doués d'aptitudes particulières, et puissent percevoir par les sens, même inconsciemment, ce que les autres ne perçoivent pas, comme l'eau à travers la terre ?

Il y a des diversités pour ainsi dire pathologiques, que les médecins rencontrent à chaque instant : celui-ci, baromètre vivant, prédit à coup sûr les changements de temps à l'aide de ses rhumatismes ; celui-là est pris d'asthme quand la neige va tomber, ou quand les foins mûrissent ; un officier sentait 24 heures à l'avance la venue du sirocco ; tel buveur d'eau, homme ou femme, trouve dans un seau d'eau entier la saveur d'une seule goutte de vin ; l'odeur ou même la vue de telle fleur suffit pour incommoder tel autre ; tous exemples qu'il serait facile de multiplier.

Mais si cette sensation existe, si elle peut être employée pour chercher l'eau souterraine, elle ne saurait suppléer, même de loin, aux connaissances techniques, à l'expérience, à l'art des ingénieurs. C'est ce qui explique le discrédit dans lequel elle est tombée chez ceux-ci, qui ne sauraient y puiser des indications suffisantes pour approvisionner d'eau, en quantité et qualité convenables, une ville populeuse, et ce qui explique aussi les échecs relatifs éprouvés dans cette partie de ses indications par l'abbé Richard, dont la sensibilité hydroscopique était sans doute la principale qualité professionnelle.

J'ai étudié personnellement plusieurs sourciers sensitifs, à baguette ou à pendule. Les uns illettrés, les autres intelligents et instruits, quelques-uns presque enfants, tous très peu suspects de charlatanisme, et je suis demeuré convaincu qu'il y a quelque chose chez eux qui fait marcher la baguette d'une façon automatique et inconsciente.

La forme, l'essence même de la baguette varient beaucoup selon les opérateurs ou rabdomantes qui l'emploient. Les uns se servent indifféremment de toute espèce de bois, vert ou sec : ce sont les plus puissamment doués ; les autres, moins sensibles sans doute, préfèrent un bois particulier, souvent un jeune rameau de chêne, d'orme ou de noisetier ; ils le choisissent et le coupent avec son écorce intacte, bifurqué en forme de V ouvert.

Ils le tiennent ordinairement la pointe en haut, les deux extrémités légèrement courbées et serrées entre les paumes de mains tournées en l'air ; ils parcourent ainsi lentement le terrain à explorer ; à certains points, le long d'une bande de terrain, ils sentent nettement que la baguette va tourner. En effet, celle-ci s'abaisse de 180 degrés environ, quelquefois davantage, et avec une force que le sourcier estime se rapporter à la profondeur et à la quantité de l'eau sous-jacente. On peut objecter qu'il ne semble pas difficile de faire ainsi basculer volontairement un rameau de cette forme et tenu de cette façon. Mais, et je l'ai maintes fois constaté moi-même, si un assistant non doué prend en même temps les deux bouts de la baguette, il la sent très nettement tourner entre les mains de l'opérateur, et comme malgré lui, ce qui n'a pas du tout lieu dans le cas d'impulsion purement volontaire.

Il en est chez qui la baguette fait plusieurs révolutions, jusqu'à ce qu'elle se brise à force de se tordre, fût-elle en osier vert ou même en fil d'archal. Ce sont des sujets qui seraient excellents pour impressionner un public extra-scientifique, mais que, après vérification sévère sur l'un d'eux, Rullier, de Léoville, j'en suis arrivé à croire bien plus faillibles que les individus moyennement doués. En effet, leur impressionnabilité est trop forte, et telle, que tous les fait vibrer, les courants souterrains, et d'autres circonstances encore mal définies.

Il est d'autres personnes qui ressentent assez nettement l'impression de l'eau souterraine sans avoir

(1) Chevreul, *De la baguette divinatoire, du pendule dit explorateur, et des tables tournantes au point de vue de l'histoire, de la critique et de la méthode expérimentale*. Paris, 1854, 258 pages in-8°. M. Maxwell a étudié ce mémoire dans les *Annales des sciences psychiques*, 1904, pp. 276 et 337.

besoin de la baguette comme indice révélateur. Ce sont peut-être les meilleurs sujets, surtout quand ils sont intelligents, instruits, et capables d'analyser leurs sensations. Mais on est obligé de s'en rapporter à leurs dires, et on ne peut les prendre comme exemples qu'en étant déjà convaincu de leur véracité et de la réalité des faits.

La baguette divinatoire est, chez les personnes moins douées, comparable à l'aiguille d'un galvanomètre qui manifeste en les amplifiant l'intensité des courants électriques. Seulement les courants qu'elle révèle sont d'ordre biologique. La nervosité générale du sujet n'est pour rien dans la faculté hydroscopique, il est des névrosés, des hystériques, qui y restent insensibles, et d'autres, réputés très calmes, qui en sont vivement impressionnés.

D'autre part, l'hydroscopie ne peut être un phénomène purement électrique, parce que l'isolement ou la conductibilité des supports de l'opérateur ne semble pas avoir une action constante, surtout quand on les modifie à son insu; et parce que, jusqu'à présent du moins, les électromètres les plus sensibles n'ont pas réussi à révéler l'eau souterraine, sans l'intervention d'un organisme vivant.

J'expliquerais bien plus volontiers encore la mise en train de la baguette et du pendule par l'action de ce que le *Dr Grasset* appelle le *psychisme inférieur* (1), et qu'il a déjà appliquée aux phénomènes qui nous occupent.

Mais ceci nous entraînerait trop loin et je dois arrêter ici ces quelques considérations condensées à l'extrême; pour moi l'hydroscopie sensitive, et sa forme tangible, la baguette, sont des phénomènes au moins *probables*; il faudrait les étudier dans un esprit non systématiquement hostile et prévenu et l'on y découvrirait peut-être un nouveau chapitre de physique et de physiologie.

Dr CH. VIGEN. (2)

(1) Voir à ce sujet les ouvrages du célèbre professeur de Montpellier. *L'hypnotisme et la suggestion*, 1903, p. 22; *Le spiritisme devant la science*, 1904, pp. 105, 230. *Revue des Deux-Mondes*, du 15 mars 1905 : *Le psychisme inférieur*, 1906, pp. 80-84.

(2) Pour plus de détails voir mon travail sur *L'Abbé Richard, hydrogéologue*, publié dans la *Revue de Saintonge*.

VISION RAPPORTÉE PAR Mme DE SÉVIGNÉ

Mme de Sévigné n'est pas de ces personnes que le merveilleux préoccupe constamment. Sur les comètes, la spirituelle marquise égale Bayle en scepticisme.

« Nous avons ici une comète qui est bien étendue... ; c'est la plus belle queue qu'il soit possible de voir. Tous les plus grands personnages sont alarmés, et croient fermement que le Ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissements par cette comète. On dit que le cardinal Mazarin étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il fallait honorer son agonie d'un prodige, et lui dirent qu'il paraissait une grande comète qui leur faisait peur. Il eut la force de se moquer d'eux; et il leur dit plaisamment que la comète lui faisait trop d'honneur. En vérité, on devrait en dire autant que lui; et l'orgueil humain se fait trop d'honneur de croire qu'il y a de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir... » (VII, p. 42).

Bussy-Rabutin, son célèbre cousin, lui écrivait, le 8 janvier 1681, qu'une comète marque tout au plus l'altération des saisons, et peut ainsi causer la peste ou la famine.

La célèbre épistolière parle avec assez de scepticisme de la Voisin, cette fameuse magicienne et empoisonneuse dont M. Funck-Brentano a renouvelé l'histoire. Elle déclare que la poudre de sympathie n'a pu la guérir (1); et à toute occasion elle se montre peu portée à la superstition. Ainsi ne peut-on relever dans ses lettres qu'un seul récit qui ait rapport au surnaturel : il n'en a que plus de valeur pour le critique.

Une lettre du 13 décembre 1686, au président de Montceau, raconte ce fait étrange concernant la mort du grand Condé.

« Il arriva une chose extraordinaire il y a trois semaines, un peu avant que M. le prince partît pour Fontainebleau. Un gentilhomme à lui, nommé Vermillon, revenant à trois heures de la chasse, approchant du château, vit à une fenêtre du cabinet des armes un fantôme, c'est-à-dire un homme enseveli : il descendit de son cheval et s'approcha, il le vit toujours; son valet, qui était avec lui, lui dit : *Monsieur, je vois ce que vous voyez.* Vermillon ne voulant pas lui dire pour le laisser parler naturellement, ils entrèrent dans le château, et prièrent le concierge de donner la clef du cabinet des armes; il y va, et trouva toutes les fenêtres fermées, et un silence qui n'avait pas été troublé il y avait plus de six mois. On conta cela à M. le prince, il en fut un peu frappé, puis s'en moqua. Tout le monde sut cette histoire et tremblait pour M. le prince, et voilà ce qui est arrivé. On dit que ce Vermillon est un homme d'esprit, et aussi peu capable de vision que notre ami Corbinelli, outre que ce valet eut la même apparition. Comme ce conte est vrai, je vous le mande afin que vous y fassiez vos réflexions comme nous ». (VII, 404.)

On pourrait comparer Mme de Sévigné avec Saint-Simon, le grand conteur si curieux de surnaturel, dont l'*Echo du Merveilleux* a déjà donné des extraits : l'un fait penser à l'esprit du XVIe siècle, l'autre à celui du XVIIe.

TIMOTHÉE.

(1) C'était de la couperose verte, pulvérisée et mélangée de gomme arabique. Voir *Discours par le chevalier Digby, touchant la guérison des plaies par la poudre de sympathie.* Paris, 1681.

CHIFFRE MYSTÉRIEUX DANS L'ŒIL D'UNE FILLETTE

Une fillette de pêcheurs, dans l'île Tudy, excite en ce moment la curiosité de toute la région.

Cette enfant, âgée de quatre ans, qui est fort gentille et a les plus beaux yeux bleus du monde, porte, gravé dans la cornée de l'œil gauche, un peu plus bas que la pupille, dans le sens horizontal, le nombre 22,4.

Les chiffres, parfaitement visibles, sont très bien formés, de même que la virgule qui sépare le second 2 du 4.

Les savants locaux, médecins, apothicaires, discutent. Il est certain que ce chiffre ne provient pas d'un tatouage médical au nitrate d'argent. Peut-être est-il formé par les dessins des stries de l'œil.

Les deux yeux sont très beaux, d'une limpidité parfaite ; la pupille est normale et l'enfant ne souffre d'aucun malaise.

On signale qu'un bateau de pêche de Douarnenez, port voisin de celui où habite la famille Le Guen, porte le numéro 22,4.

Peut-être ce chiffre s'est-il photographié sur l'œil de l'enfant. Peut-être ce 22,4 veut-il dire autre chose encore... Et l'on se rappelle la phrase favorite de Shaharazade dans l'admirable traduction des *Mille Nuits* par le docteur Mardrus : « Si cette histoire était écrite avec une aiguille fine « sur le coin de l'œil, elle ferait l'admiration de l'Univers ».

Que signifie le chiffre écrit avec une aiguille mystérieuse sur le coin de l'œil de Marie Le Guen ?

L'enfant va être conduite à Paris, où les savants pourront discourir sur son cas, sinon l'expliquer.

Est-ce le futur Roi de France ?

Tout ce qui concerne la question de la Survivance et des Naundorff a toujours très vivement intéressé nos lecteurs. Aussi sommes-nous assurés qu'ils liront avec curiosité l'article suivant que nous adresse M. Elisée du Vignois, dont on a déjà trouvé ici de si remarquables communications.

Si déchue moralement que soit la France, si bas qu'elle puisse encore tomber, l'expérience du passé et les révélations sur l'avenir nous permettent d'espérer que la Providence lui réserve un sauveur. Les prophéties désignent celui-ci par ces mots : Le grand monarque, le roi des lis, l'empereur du monde, le prince renommé, le jeune descendant de Pépin, l'homme valeureux, etc. Nostradamus, que j'ai particulièrement étudié, est encore plus précis. Il l'appelle : « Le grand Chyren Selin » et « le cinquième » ; il lui attribue comme emblème « un croissant » et comme étendard « une seline bannière ».

Or, au train dont vont les choses, il semble présumable que le personnage ainsi annoncé doit être déjà né, car autrement le secours risquerait fort de ne pas nous arriver en temps utile.

En parcourant une brochure parue récemment, *Louis XVII et sa descendance*, j'ai donc été amené à rechercher si, dans la lignée de l'enfant échappé de la prison du Temple, ne se trouverait pas quelqu'un qui répondît aux désignations de Nostradamus ; et quoiqu'on ne puisse faire évidemment que de simples conjectures, voici, sans idée préconçue ni parti pris, quelques considérations qui se présentent assez naturellement et que chacun d'ailleurs est libre de n'accepter qu'à titre de curiosité.

Et d'abord, à qui peut s'appliquer le nom de « Chyren » qui rappelle si heureusement le libérateur des Juifs opprimés, et qui, par anagramme, de l'avis de tous les commentateurs, signifie « Henri » ? La souche des Naundorff, divisée en deux branches, compte actuellement sept princes vivants : trois fils de Charles-Edmond ; Auguste-Jean, né le 6 novembre 1872, chef de la famille, — Charles-Louis-Mathieu, né le 4 mars 1875, — Louis-Charles, né le 29 août 1878 ; trois fils d'Adelberth : Louis-Charles-Jean-Philippe, né le 8 décembre 1866, — Henri-Jean-Edouard, né le 15 octobre 1867, — Ange-Emmanuel-Gilles-Adolphe, né le 14 janvier 1869 ; et enfin, ouvrant une génération nouvelle, un fils d'Auguste-Jean : Henri-Louis-Charles, né le 27 novembre 1899. C'est ce dernier qui pourrait, à défaut de son père, par application de la loi salique, quand nous aurons encore subi quelques années d'épreuves, venir, cinquième de son nom, avec toute l'ardeur de sa jeunesse et la valeur de sa race, nous apporter la régénération attendue.

Nostradamus dit encore, dans une affirmation étrange, qu'il répète jusqu'à quatorze fois, que cet Henri sera placé sous le vocable de la Lune (*Selênê*, en grec, veut dire lune), et qu'il aura dans son blason et sur son étendard un croissant.

L'abbé Torné, à l'époque où il écrivait, fut forcément conduit à croire que ces divers passages se rapportaient au duc de Bordeaux : car le port de la capitale de l'Aquitaine, à cause de sa forme en arc, était « le port de la lune » des anciens, et les armes de cette ville représentent un croissant dans les flots. Il me semble que ces expressions que le savant interprète de Nostradamus, trompé par les apparences et par le jeu des mots, appliquait à tort au comte de Chambord, visent beaucoup plus justement, en fixant le lieu de son origine, Henri Louis-Charles, arrière-petit-fils de Louis XVII. Celui-ci, en effet, seul des siens, je crois, est né dans le département de l'Hérault, à Lunel, en latin « *Lunate* » dit le dictionnaire de Bouil-

let; et le mot « *lunatus* », d'après Wailly, signifie « courbé en forme de croissant, lunaire ». Bien que je n'aie pas sous la main les documents nécessaires pour le vérifier, il est probable que la ville de Lunel porte comme Bordeaux un croissant dans ses armes, et il est tout au moins certain qu'elle tire son nom du mot « lune ».

Il n'y a pas beaucoup de rois de France, on en conviendra, qui soient nés dans un simple chef-lieu de canton, et si l'auteur des centuries n'a pas voulu nous donner le change, comme il l'a fait une première fois pour l'abbé Torné, on sera bien contraint d'admettre qu'il ne pouvait pas désigner plus expressément et sous une couleur plus locale le jeune prince qui a vu le jour et qui grandit aujourd'hui paisiblement à Lunel.

Nostradamus, qui a annoncé que Henri IV naîtrait à Pau, Louis XIV à Saint-Germain-en-Laye et Napoléon Ier en Corse, devait nécessairement signaler le caractère tout particulier de cet autre berceau, alors surtout que sa dénomination symbolique convient admirablement à celui qui, d'après l'opinion générale, triomphera un jour du Croissant et détruira l'empire des Turcs.

Ajoutons, en terminant, que les partisans du régime populaire n'ont pas trop à redouter cette royauté éventuelle, car c'est à « l'Oymiou » ou Hercule gaulois, c'est-à-dire à la République, que « sera laissé le règne du grand Selin ».

On devrait, pour éviter d'ennuyeux mécomptes, ne jamais interpréter à l'avance Nostradamus. Si j'ai passé outre, c'est surtout pour prendre date, et surtout pour pouvoir, à tout hasard, dire à ceux qui élèvent ce rejeton presque ignoré de la tige de nos rois : Veillez bien sur le dépôt qui vous est confié; faites à cet enfant un esprit juste et droit, un cœur ouvert et généreux, une âme forte et virile; peut-être est-ce lui que Dieu a marqué de son doigt pour sauver la France !

ELISÉE DU VIGNOIS.

ÉPISODE D'UN FAIT MERVEILLEUX
AÉROSTATIQUE

En compulsant un vieux cahier de notes ayant appartenu à mon grand-père, j'y découvre le récit du fait suivant que je m'empresse de porter à la connaissance des lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* :

« Le 2 décembre 1804, pendant la cérémonie du sacre, c'est-à-dire vers midi, au milieu d'une foule considérable assemblée sur la place du parvis de Notre-Dame, une montgolfière libre fut lancée comme signe de réjouissance.

« Le ballon était aux couleurs napoléoniennes, en étoffe, et gonflé de vapeur au moyen d'un réchaud placé au-dessous de l'orifice, contenant des matières combustibles. Le globe était pavoisé; il portait les initiales du souverain.

« Au moment où le Saint-Père posait sur le front de Napoléon la couronne impériale, un coup de feu se faisait entendre à l'angle sud de l'église métropolitaine, et la montgolfière, privée de ses attaches, s'élançait rapidement dans les air.

« La foule battait des mains et criait : Vive l'Empereur ! vive Pie VII !...

« Les maisons, presque accolées à l'édifice religieux du côté sud, dérobèrent presque aussitôt la vue du ballon, et des milliers de curieux se portèrent sur les quais du fleuve, afin de suivre la marche de la montgolfière.

« Il ventait ce jour-là nord-ouest.

« Le ballon suivait la direction sud-est et disparut bientôt à l'horizon.

« La cérémonie achevée, l'Empereur, auquel on apprit le fait du lancement de ce ballon, n'eut rien de plus empressé que de porter ses regards vers l'aérostat, et comme il apparaissait encore de la grosseur d'un chapeau au-dessus du dôme de la Salpêtrière, Napoléon, s'adressant à Pie VII, lui dit : *Ecco un parigino che va farvi una visita al Vaticano.* (Voilà un Parisien qui va vous faire une visite au Vatican.)

« *Sara il ben venuto, caro mio figlio* (Il sera le bienvenu, mon cher fils), répondit le Pape.

« Quelques jours après arriva aux Tuileries une dépêche de Rome, annonçant qu'un ballon aux couleurs impériales, portant une légende de Paris, était tombé dans la vaste place circulaire de Saint-Pierre.

« Napoléon fut vivement impressionné de ce fait, et quelques mois plus tard, écrivant à Sa Sainteté une lettre fort longue, il consacra au ballon du 2 décembre les lignes qui suivent :

« Paris, 24 mai 1805.

« . . . . Le ballon, si heureusement arrivé
« à Rome, qui avait été lancé à Paris le jour du sacre,
« me semble devoir être conservé précieusement en
« mémoire de cet événement extraordinaire. Je dési-
« rerais que Votre Sainteté voulût le faire mettre
« dans un endroit particulier où les voyageurs pussent
« le voir, et qu'une inscription constatât qu'en tant
« d'heures il était arrivé à Rome. . . . . »

« La montgolfière impériale avait franchi l'espace

entre Paris et Rome en vingt-quatre heures, soit 350 lieues environ.

« Sa vitesse était donc de près de 15 lieues à l'heure. »

Deux faits mystérieux existent dans le récit que l'on vient de lire : d'abord la chute du ballon dans la cour de Saint-Pierre, et, en second lieu, la prédiction de cette chute par l'Empereur lorsque, s'adressant à Pie VII, il lui dit : Voilà un Parisien qui va vous faire une visite au Vatican.

Napoléon était un intuitif, presque un visionnaire, et possédait ce que l'on nomme, en magie, une « force ».

La puissance magique, a dit un maître, se compose de deux choses : une science et une force.

Napoléon possédait la « force », mais n'avait pas la science pour la diriger.

Le jour où il a douté de lui-même il a été vaincu.

GASTON BOURGEAT.

PROPHÉTIE DE GOUY-L'HOPITAL

Ch. de Dolomieu (Isère), le 14 juillet 1906.

CHER MONSIEUR,

Je vous envoie une copie de la prophétie de Gouy-l'Hôpital, dont j'avais entendu parler, mais que je n'avais pu trouver encore. Comme moi, vous en serez frappé : il est impossible de dire qu'elle est faite de toutes pièces pour les circonstances, elle a été éditée en 1881 ! Et quelle concordance : l'expulsion des congrégations, les cataclysmes ; San-Francisco, le Vésuve, etc., la séparation !

Aussi la suite donne t-elle de sérieuses appréhensions ; nous aurons un bien vilain moment à passer avant « l'ère de paix ».

Croyez-moi tout vôtre.

BARON DE NOVAYE.

PROPHÉTIE DE GOUY-L'HOPITAL

Extrait des Secrets confiés à Restaux en 1880.

... Le moment étant venu de divulguer une partie de ces Secrets, nous croyons pouvoir publier le premier qui, à l'heure actuelle, commence à s'accomplir. Le voici :

« De sinistres événements surgiront en France ; les religieux seront chassés ; ce sera une grande crise parmi le peuple. Ils trouveront un refuge en Angleterre, en Suisse et en Espagne.

« Il viendra aussi des tempêtes, des tremblements de terre, de grands flux d'eaux.

« Les prêtres seront persécutés à leur tour ; l'Eglise sera séparée de l'Etat ; les églises seront fermées. Il y aura guerre : guerre civile et guerre étrangère, invasion. Le gouvernement sera bouleversé ; les généraux combattront les uns contre les autres. Paris coupable sera brûlé. Les Prussiens seront enfin chassés et une « ère de paix et de grandeur commencera. »

(*La vérité sur les Prophéties de Gouy-l'Hôpital*, etc., par F. Hermier, Paris, 1881. C. Dillet, libraire-éditeur.)

ÇA ET LA

La femme au lézard.

L'*Echo du Merveilleux* du 1er juin a rapporté le cas de cette brave paysanne normande qui affirmait porter un lézard dans son ventre depuis plus de quarante ans. Transportée à l'hôpital Cochin, elle fut guérie par le professeur Richelot, qui l'opéra par suggestion.

Seulement, le professeur Richelot eut le tort d'être trop bavard. Il raconta le fait. Les journaux s'en emparèrent et en parlèrent longtemps. Aujourd'hui la brave paysanne qui est rentrée chez elle a lu ces journaux que d'obligeants voisins lui avaient conservés. Grâce à ces obligeants voisins, elle sait aujourd'hui que le professeur Richelot s'est moqué d'elle.

Et, voilà qu'elle a découvert que son lézard vivait encore. A un de nos confrères qui est allé la visiter, voici ce qu'elle a répondu :

— Il est facile de comprendre que lorsque j'ai été endormie, LUI aussi, sous l'influence du chloroforme, a été anesthésié. Je suis rentrée chez moi, serrée dans un double bandage et, comme IL sommeillait, je ne ressentais plus rien. Mais, maintenant, le voilà réveillé, IL monte du ventre jusqu'à la gorge et j'en suis réduite à lui donner ce qu'IL demande et à le nourrir comme bon lui semble. Autrefois, il ne voulait que du lait. Maintenant, je suis contrainte à lui donner du vin. Au fait, voulez-vous le voir ?

Mme Lemerre, d'un geste crispé, se presse de l'abdomen à la poitrine.

— Le voilà ! IL monte ! IL est là !

Et la pauvre femme s'étreint la gorge.

On croirait vraiment que cette pauvre femme débite des phrases apprises par cœur.

Maintenant il n'y a qu'un seul remède. Qu'on opère de nouveau Mme Lemerre, que l'opérateur soit aussi savant que possible, mais surtout qu'il soit plus discret que le professeur Richelot.... et l'on ne parlera plus du lézard.

L'homme qui a perdu la mémoire.

Il s'agit d'un Américain qui, pour la grande curiosité de son cas, a été examiné par deux médecins de Sydney (Nouvelle-Galles du Sud). Cet homme quitta, un peu avant Pâques de l'année dernière, la ville de Parahoe, en Californie, pour se rendre à Los Angeles où résidait sa famille. Il se rappelle bien être arrivé à Los Angeles, mais de ce moment il n'a plus la moindre idée de ce qui lui est advenu. Un beau matin, il se réveilla sous un arbre, dans le bush australien, et fut très étonné de voir tout autour de lui un genre de végétation qui lui était inconnu. Il remarqua, en outre, que ses mains étaient rudes et durcies, bien qu'il ne pût se rappeler avoir fait aucun travail manuel. Il vit passer un berger qui fut stupéfait quand l'inconnu lui demanda le chemin le plus court pour aller à Los Angeles. Il lui dit finalement que la localité la plus proche était Hill End. L'Américain demanda alors à quelle date on était ; le berger lui dit que c'était fin octobre et qu'il se trouvait dans la Nouvelle-Galles du Sud. L'Américain, conscient de son état, se rendit à Sydney, situé à plusieurs centaines de milles de ce lieu, et il y travailla

pour gagner de quoi retourner dans sa patrie. Il ignorait totalement où se trouvait sa famille à ce moment et ce qu'il a pu faire pendant les six mois écoulés d'avril à octobre. — Est-ce là un cas de somnambulisme à degré intense ou y a-t-il eu possession temporaire ?

Les fétiches du président Magnaud

Le président Magnaud, député de Paris, est, paraît-il, très superstitieux, comme un joueur... qu'il est.

Il porte, suspendus à sa chaîne de montre, des fétiches, tels que trèfle à quatre feuilles, fer à cheval, etc. On a remarqué, d'ailleurs, que le chiffre 13 s'y répète avec une insistance inquiétante.

Et les mauvaises langues de dire que le président Magnaud ne rendait point seul les jugements qui l'ont rendu célèbre, mais que, sans doute, sa sagacité naturelle s'aidait des conseils d'une somnambule.

A TRAVERS LES REVUES

LES LYCANTHROPES

Sous ce titre, *le Magasin Pittoresque* publie un article très intéressant sur les loups-garous.

Circé, l'enchanteresse, qui, un jour de mécontentement, changea les compagnons d'Ulysse en pourceaux, passait pour la redoutable héroïne d'un mythe ingénieux. Il paraîtrait, aimables lectrices, que l'humanité vogue à nouveau vers ces temps où la science était devenue un jeu, à force de rompre les barrières, et qu'il y aurait eu réellement des loups-garous. Un loup-garou, plus scientifiquement « lycanthrope », c'est quelqu'un qui, à l'aide d'une certaine pommade, passant de sorcier à sorcier, se transmutait tout uniment en vrai loup. Ainsi affublé, c'est-à-dire ayant réellement pattes velues et tête de loup, ledit lycophite ou lycanthrope courait la campagne, tuant et mangeant, de ci, de là, de préférence les enfants, et ne dédaignant même pas, dit-on, de s'unir matrimonialement, au passage, avec mainte louve, sa comparse du moment. Ensuite, frotté d'un nouvel onguent, il revenait à sa forme première, jusqu'à ce qu'un archer passant par là signalât aux magistrats du lieu ce festoyeux et ce macabre fantaisiste. Ceci n'est point conte de fées, à en croire les relations circonstanciées des démonographes, inquisiteurs et juges, sans compter les aveux de ces délinquants d'un nouveau genre.

Scrutons donc un peu cet arsenal de la Sorcellerie, et aussi ce qu'on pourrait dénommer les causes célèbres de la Lycanthropie française.

L'an de grâce 1571, à Besançon, de par l'office et jugement de Me Jean Boin, inquisiteur et prieur des dominicains de Poligny, les sus-nommés Burgot, dit Grand-Pierre, et son compère Michel Verdung, reconnus coupables du crime de loup-garou, furent condamnés à être brûlés vifs. Ils avaient conté leur histoire, et elle vaut très certainement la peine qu'on la raconte à nouveau. Donc, un jour de foire à Poligny, comme le dit Grand-Pierre conduisait un troupeau, voici qu'il éclata un orage épouvantable. Le troupeau se débanda, le berger erra et s'égara, et en fin de compte, au lieu de ses moutons, il s'en vint à la rencontre de trois cavaliers vêtus de noir. « Mon ami, où vas-tu, interpelle l'un d'eux. Il semble que tu sois bien en peine ». — « Il est vrai, répondit Grand-Pierre, mon bétail a été égaré par l'orage qu'il a fait ; je l'ai perdu et suis au désespoir de ne pouvoir le recouvrir ! » Le cavalier inconnu, après avoir fait promesse formelle de garder dorénavant tout le troupeau, à la condition que le berger le servît, lui fixa rendez-vous à quatre jours de là. Pierre y vint et l'inconnu se dévoila : « Je suis, dit-il, serviteur du grand diable d'enfer. » Après quoi, ayant exigé du nouvel aspirant un renoncement complet au *Credo*, à la Vierge et aux Saints, et le berger ayant acquiescé, le nouveau Maître donna sa main gauche à baiser : il paraît qu'elle était noire et froide, et comme morte. Tout ce scénario est très sérieusement raconté, sur la confession même de Grand-Pierre, par les démonographes célèbres Boguet et Jean Wior. Donc, voici notre néophyte qui s'excommunie lui-même et devient servant du diable.

Maintenant, nous allons assister à l'initiation et aux premières campagnes de notre lycanthrope. Grand-Pierre avait un comparse qui se nommait Michel Verdung. Un soir Michel lui propose de lui faire courir la campagne, bride abattue, avec un procédé connu de lui. Il y consent ; il se dépouille donc, se laisse frotter tout le corps d'une pommade *ad hoc*, — et aussitôt le voilà réellement transformé en loup. C'est ici que la confession devient palpitante : « Je marchais à quatre pattes, dit-il, et mes membres étaient velus et couverts de longs poils ; je courais aussi vite que le vent ; Michel de même. La course faite (une heure ou deux), ils revenaient à leur forme première par la vertu d'un autre « onguent ».

Nos deux voyageurs ayant emprunté ainsi peau et pattes de loup, en avaient, paraît-il, épousé aussi les instincts. C'est ici que la criminalité ou, si l'on veut, le cas d'aliénation commence. Ils auraient tué et mangé, en cet état, bien cinq personnes, parmi lesquelles une petite fille de quatre ans, une enfant de neuf, et une jeune fille. Il paraît qu'ils trouvaient ces repas exquis. — Bref, surpris au milieu de ces métamorphoses et de ces exploits, ils furent, ni plus ni moins, après interrogatoire inquisitorial, condamnés à être brûlés vifs sur une place de Poligny.

On voit donc que notre moyen âge, si fertile en astrologues, devins, médecins, alchimistes et sorcières, avait aussi ses Circé au petit pied. Même histoire serait à conter pour Jacques Roulet, le lycanthrope angevin, pour Jean Grenier, le jeune loup-garou boroclais (1603). Toutes se résument à savoir ce qu'était l'onguent ou graisse qui apparaît dans tous les cas, — et comment se faisait la métamorphose. J'avoue que ni aliénistes, ni chimistes n'en savent rien. On a bien dit que les pommades et onguents étaient une mixture de solanées vireuses, mais on attend encore l'expérimentateur. Je crois même qu'après avoir passé ses veilles à reconstituer les secrets, la composition anatomique de la dite mixture (car tout ne consiste pas à connaître la nature des éléments et ingrédients, il faudrait encore savoir, dit-on, le rite, la consécration, la cueillette rituelle des dits éléments), je crois, dis-je, qu'un savant moderne hésiterait fort à troquer le pantalon ou la redingote contre une vulgaire peau de loup. D'autant qu'on éprouvait, au dire des loups-garous eux-mêmes, une transe et une peur épouvantables, au passage. C'est ce que nous confie Grand-Pierre lui-même.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73